

haute supériorité, dont les paroles m'ont grandement ému : c'est un jésuite français, et l'un des plus hauts personnages de son ordre, qu'on appelle le Père Rosaven ". La conversion de son frère le prince Alexandre en 1815 fut, paraît-il, une des causes de la persécution soulevée contre les jésuites en Russie. Le Père Rosaven s'étant rendu à Rome, la princesse se mit en relation avec lui et lui demanda de lui indiquer un institut austère où elle pût entrer. Le Père jésuite lui désigna le Sacré-Coeur et la mit en correspondance avec la Mère Barat. Elle prit l'habit religieux à Metz, en 1826, et donna les plus grandes espérances. Mgr Baunard dit d'elle que " c'était une âme forte et généreuse, mais un esprit absolu et un caractère tout d'une pièce " ; il ajoute " un caractère de bronze, mais un coeur d'or ". La Mère Barat dira d'elle à sa mort qu'elle fut " sa main droite ".

Elle vint à Saint-Jacques deux fois, en 1841 et en 1843. A son premier voyage, elle fit une chute de voiture qui mit ses jours en danger.

Achevons de dire ses relations de famille. Elle était cousine germaine du Rév. Père Démétrius Galitzin, l'apôtre de la Pensylvanie pendant quarante-cinq ans, où, sous le nom emprunté de Père Smith, il fit un bien immense de 1795 à 1840, époque où il mourut.

Il me semble voir en conférence, dans le vieux presbytère de Saint-Jacques, d'un côté, les deux grandes Dames du Sacré-Coeur, conservant sous le voile et l'habit religieux cet air de noble distinction et ce cachet de haute société, qu'elles avaient apportés de leurs familles respectives et perfectionnés au contact de religieuses sorties des premières familles de l'Europe et de la noblesse française ; de l'autre, un bon vieux curé canadien, vivant simplement, et aux antipodes de la vanité et du luxe, qui disait un jour revenant de Montréal : " J'étais dans